

**-1Djouldé DIALLO**

**Le paysage**

Ce jour là, j'ai eu le pressentiment que le soleil qui se levait n'irait pas se coucher sans m'avoir dépouillé de la compagnie de ma mère en cette hostile ville.

-- ``Je vais à l'école'', lui dis-je une fois rentré dans sa chambre. Elle était assise au bord du lit et s'occupait à plier des vêtements.

-- ``Ils ont sonné?'' demanda-t-elle, faisant allusion à la cloche de l'école que nous avions le privilège d'entendre chez nous. Quelque chose semblait étouffer sa voix et elle n'arrivait pas à me regarder.

-- ``Non ! Mais il ne vont pas tarder et ``prof'' va me rosser si je suis en retard.'' Alors elle se leva, alla fouiller dans ces affaires rassemblées dans un coin de la pièce. À l'occasion, je remarquai que tout était dangereusement bien rangé. Avant que cette remarque n'eût affecté mes sens, la cloche retentit. Elle me donna un billet de cinquante de l'ancienne monnaie guinéenne.

-- ``Je vous ramènerai le reste à midi. Combien voulez-vous que je prennes?'' Jusque là elle ne m'avait guère donné que le vingtième de cette fortune que je tenais ainsi en main.

-- ``Garde les ! Et dépenses les progressivement à chaque récréation.'' Sa voix était peu naturelle. Avant de tourner dos, en route pour l'école, nos regards se croisèrent : elle avait les yeux cernés et le visage quelque peu tiré comme si elle avait peu dormi. ``Tout bien considéré, c'est aujourd'hui qu'elle compte repartir au village'' me disé-je. Mais intimidé par la perspective du fouet de ``Prof'' ou de monsieur Dramé -- et sans doute corrompu par l'argent -- je n'eus ni le temps de m'apitoyer sur mon sort, ni celui de demander quelque éclaircissement que ce fût.

Ce jour là, comme d'habitude, je revins de l'école à midi. J'entrai par la porte côté rue. Une fois au salon, mon regard tomba sur la porte de la chambre que ma mère avait occupée depuis notre arrivée. Elle était fermée ! J'essayai de la pousser sans succès. ``Tout bien considéré, elle est partie. Te voilà seul sur les voies de l'existence mon gars, disait une voix au fond de moi.'' C'était une manière de me préparer au pire. Mais je n'y portais pas grande croyance. Au fond de moi, subsistait un léger espoir. ``Ne serait-elle pas dans la cour ?'' En glissant le long du mur, je quittai lentement le salon. Je longeai le couloir, j'arrivai à mon poste habituel contre la porte. Nulle voix maternelle ne m'arriva et mon regard ne repéra pas l'être escompté.

-- ``Ah, aujourd'hui elle est partie !'' me dit ma belle mère.

Je suis bien tenté de dire que j'explosai en sanglot face à cette révélation, mais ça serait altérer la réalité. Au contraire, je me mis à contempler la devanture de la maison en regardant les gens aller et venir. J'eus l'impression de voir ce spectacle et ce décor pour la première fois de ma vie. Mais il ne suscita ni curiosité, ni sympathie en moi. Je restai ainsi jusqu'à ce qu'on m'appelât pour manger. Là aussi, je suis tenté de dire que je ne mangeai point; mais ce serait faux. À trois heures de l'après-midi, je repris le chemin de l'école

Ce soir là, lorsqu'à cinq heures on nous libéra de la classe -- ainsi s'exprimait-on -- je rentrai à la maison sans précipitation. J'avais perdu tout goût à la vie. Je trouvai une horde de matrones assises sur les marches de nos escaliers côté rue : des voisines et des amies de ma belle mère. Elles tricotaient des pages. L. était la patrie de ce métier, et les femmes de cette ville étaient des bêtes de cette pratique. Ainsi, elles se retrouvaient pour travailler et échanger des ragots sur tout et rien. Alors je n'utilisai pas cette entrée-ci. Je longeai l'allée qui séparait notre maison et la cour en parpaing du voisin. J'entrai par la porte côté cour. La maison était incroyablement déserte comme si elle s'était

donné l'objectif de concurrencer ce qui régnait en moi : une solitude aussi poignante que la confrontation avec soi-même dans un lointain rivage.

Notre chambrette était située au coin sud de la maison. On y accédait par une porte qui s'ouvrait à un coin du salon. Je dis nous, car je la partageais avec trois autres membres de la famille. Ousmane -- mon frère aîné -- et moi partagions le premier lit, celui qui était en face de la porte et au dessus duquel s'ouvrait la fenêtre. Mes deux autres demi frères se partageaient le deuxième, tout au fond de la pièce. Cette minuscule chambre était fort généreuse; c'était le refuge de tout genre d'ustensiles et de vieux objets. C'était aussi la mèche des souris de la maison, et peut être celle du quartier.

Sitôt rentré dans notre logis, je jetai mon ardoise dans une marmite, sans doute. Je m'allongeai de tout mon long dans le lit. Peu après, au lieu de continuer à broyer du noir en écoutant les matrones broder leurs histoires, je sautai sur mes pieds. Marchant dans le lit, j'allai ouvrir un battant de la fenêtre. Je mis mes coudes sur le rebord de la fenêtre et le menton dans mes paumes. Tout d'abord, mon regard tomba sur la portion de notre cour où la végétation prenait une allure de fin de parcours. Des poules, appartenant sans doute aux voisins, fourrageaient à la recherche d'insectes. Pauvres poules ! Qu'avaient-elles fait au bon Dieu pour atterrir dans cette ville aux relations arides où nul ne leur donnait de quoi se remplir la panse. Ce spectacle eut le don de me rappeler les poules de mon lointain villages et de la vie de là-bas. Je me mis à fredonner des airs qui sortaient inconsciemment du fond de mes entrailles.

Dans mon village, chanter était une excentricité réservée à l'usage des filles. Et pourtant, lorsque je revins à moi, je me rendis compte que je fredonnais un air que j'avais entendu les filles chanter par certains soirs en revenant du marigot les cruches sur la tête. À l'heure qu'il était, elles étaient sans doute en train de faire la même chose. Pourquoi avais-je choisi la voie de la chanson pour combattre la distance géographique afin de me rapprocher du connu ?

À un moment donné, mon regard se détacha de la cour, se promena au dessus des toits rouillés de notre poussiéreux quartier, puis survola la ville en entier pour tomber sur les collines vertes qui entouraient L. À un coin de ce paysage, je repérai une ligne blanche qui clignotait comme des lucioles. C'était l'antenne de *Limboko*. Elle s'élevait majestueusement vers un ciel qui surplombait l'arrière plan de mon lointain terroir.

Bien des fois, il m'a été loisible de marquer une pause sur le col de notre montagne pour regarder le paysage tourbillonner de sommet en sommet en réduisant les distances. Tout d'abord, je voyais *Pilimini*, puis à nouveau les montagnes, et enfin au lointain clignotait l'antenne de *Lymboko*, celle que je regardais ce lointain soir percé sur le rebord de la fenêtre. Jusqu'à ce jour de profonde solitude, cette ligne blanche qui brillait au dessus du paysage, comme une étoile en lutte contre l'éclatante lumière du jour, n'avait eu aucune signification pour moi, pas plus que l'ensemble du paysage duquel elle se détachait. Tous ne s'étaient jusque là rapportés à rien qui me manquait. Donc nul besoin de les chérir et de les admirer dans un élan désespéré de retrouver le passé. Mais ce soir là, ce fut tout autre.

``Avec un peu de chance de mon côté, mère pourrait être à ce même moment en train de gravir notre montagne en direction du col. Une fois au sommet, fatiguée par la montée, elle penserait à moi. Elle ferait donc une pose et regarderait inéluctablement du côté de L. Son regard tomberait alors sur cette même antenne que je regardais, me disé-je.'' Nourri de cet espoir je restai sur le rebord de la fenêtre jusqu'à la tombée de la nuit.

Le soleil se posa sur la crête des collines. Le paysage se dora pendant quelques minutes, puis ce fut le crépuscule. Mon coeur se mit à s'assombrir au même rythme que la disparition du jour. Le paysage devint une bande sombre sous le ciel qui se remplissait d'étoiles. À ce même moment tout le monde dans mon village regardait ces mêmes étoiles que je regardais, pensai-je. Alors je me surpris en train de pleurer à chaudes larmes.

Les jours suivants, chaque soir que Dieu faisait, je me postais sur la fenêtre pour n'y décoller qu'à l'arrivée de la nuit. Mais le privilège de pratiquer ce noble sport ne me fut pas accordé tous les soirs. Samedi était le jour auquel il ne fallait surtout pas manquer de pratiquer ce noble "sport". C'était le jour du marché hebdomadaire de *Pilimini*. Les gens de *Taibata* y allaient en fin de matinée pour rentrer au village le soir. Ainsi, j'étais sûr de regarder cette antenne qui venait juste d'être regardée par un de ceux que j'aimais et qui me manquaient tant.

Tout bien considéré, c'est à ces lointains soirs sur le rebord de la fenêtre qu'avait commencé à émerger en moi la réponse à une question que je devais me poser bien plus tard. Que nous reste-t-il de notre passage en ce monde vil et misérable. Que nous reste-t-il de ceux qu'on a aimé ? Que des paysages, des chemins, des chants d'oiseaux, des bruissements de rivières *and nothing else*.